

JEAN GIONO

Pour saluer
Melville

nrf

GALLIMARD



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans – Récits – Nouvelles – Chroniques

LE GRAND TROUPEAU.

SOLITUDE DE LA PITIÉ.

LE CHANT DU MONDE.

BATAILLES DANS LA MONTAGNE.

L'EAU VIVE..

UN ROI SANS DIVERTISSEMENT.

LES ÂMES FORTES.

LES GRANDS CHEMINS.

LE HUSSARD SUR LE TOIT.

LE MOULIN DE POLOGNE.

LE BONHEUR FOU.

ANGELO.

NOÉ.

DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE.

ENNEMONDE ET AUTRES CARACTÈRES.

L'IRIS DE SUSE.

POUR SALUER MELVILLE.

Suite de la bibliographie en fin de volume

POUR SALUER MELVILLE

JEAN GIONO

POUR SALUER
MELVILLE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1941, renouvelé en 1971.*

POUR SALUER MELVILLE

La traduction de *Moby-Dick*, de Herman Melville, qui paraît d'autre part, commencée le 16 novembre 1936 a été achevée le 10 décembre 1939. Mais, bien avant d'entreprendre ce travail, pendant cinq ou six ans au moins, ce livre a été mon compagnon étranger. Je l'emportais régulièrement avec moi dans mes courses à travers les collines. Ainsi, au moment même où souvent j'abordais ces grandes solitudes ondulées comme la mer mais immobiles, il me suffisait de m'asseoir, le dos contre le tronc d'un pin, de sortir de ma poche ce livre qui déjà clapotait pour sentir se gonfler sous moi et autour la vie multiple des mers. Combien de fois au-dessus de ma tête n'ai-je

pas entendu siffler les cordages, la terre s'émouvoir sous mes pieds comme la planche d'une baleinière; le tronc du pin gémir et se balancer contre mon dos comme un mât, lourd de voiles ventelantes. Levant les yeux de la page, il m'a souvent semblé que Moby-Dick soufflait là-bas devant, au delà de l'écume des oliviers, dans le bouillonnement des grands chênes. Mais, à l'heure où le soir approfondit nos espaces intérieurs, cette poursuite dans laquelle Melville m'entraînait devenait plus générale en même temps que plus personnelle. Le jet imaginaire fusant au milieu des collines pouvait retomber et les eaux illusoire se retirant de mon rêve pouvaient laisser à sec les hautes terres qui me portaient. Il y a au milieu même de la paix (et par conséquent au milieu même de la guerre) de formidables combats dans lesquels on est seul engagé et dont le tumulte est silence pour le reste du monde. On n'a plus besoin d'océans terrestres et de monstres valables pour tous; on a ses propres océans

et ses monstres personnels. De terribles mutilations intérieures irriteront éternellement les hommes contre les dieux et la chasse qu'ils font à la gloire divine ne se fait jamais à mains nues. Quoi qu'on dise. Quand le soir me laissait seul je comprenais mieux l'âme de ce héros pourpre qui commande tout le livre. Il marchait avec moi sur les chemins du retour; je n'avais toujours que quelques pas à faire pour le rejoindre et dès la nuit noire tombée, au fond des ténèbres, le devenir. Comme si d'un pas plus long je l'avais atteint et que je sois entré dans sa peau, mon corps se couvrant aussitôt de son corps comme d'un grand manteau; portant son cœur à la place du mien, traînant lourdement moi aussi mes blessures sur les remous d'une énorme bête de l'abîme.

L'homme a toujours le désir de quelque monstrueux objet. Et sa vie n'a de valeur que s'il la soumet entièrement à cette poursuite. Souvent, il n'a besoin ni d'apparat ni d'appareil; il semble être sagement enfermé

dans le travail de son jardin, mais depuis longtemps il a intérieurement appareillé pour la dangereuse croisière de ses rêves. Nul ne sait qu'il est parti; il semble d'ailleurs être là; mais il est loin, il hante des mers interdites. Ce regard qu'il a eu tout à l'heure, que vous avez vu, qui manifestement ne pouvait servir à rien dans ce monde-ci, traversant la matière des choses sans s'arrêter, c'est qu'il partait d'une vigie de grande hune et qu'il était fait pour scruter des espaces extraordinaires. Tel est le secret des vies qui parfois semblent nous être familières; souvent le secret de notre propre vie. Le monde n'en connaît jamais rien parfois que la fin : l'épouvantable blancheur d'un naufrage inexplicable qui fleurit soudain le ciel de giclements et d'écume. Mais, même dans la plupart des cas, tout se passe dans de si vastes étendues, avec de si énormes monstres qu'il ne reste ni trace ni survivants « *et le grand linceul de la mer se roule et se déroule comme il faisait il y a cinq mille ans* ».

* * *

Il me fut très facile de faire partager ma passion pour ce livre à Lucien Jacques. Quelques soirées passées près de mon feu, où tout en fumant nos pipes je lui traduais maladroitement mais d'enthousiasme certains passages, suffirent à le persuader. *Moby-Dick* fit désormais partie de notre rêve commun. Il ne nous fallut pas longtemps pour désirer le donner aux rêves des autres. L'entreprise fut décidée quand il nous apparut que Melville lui-même nous donnait les principes qui devaient diriger notre travail. « *Il y a des entreprises, dit-il, pour lesquelles un soigneur désordre...* » ceci correspondait si exactement à la fois à nos deux natures et à la matière de ce livre que tout nous parut être décidé à l'avance et qu'il n'y avait plus qu'à nous laisser faire. Nous nous laissâmes donc faire. Comme il est dit plusieurs fois dans ce livre et plus magnifiquement qu'on ne pourra jamais le dire, quand la baleine est harponnée,

il faut la suivre; quand elle plonge il faut l'attendre et quand de nouveau elle émerge il faut de nouveau l'attaquer. Ainsi fut fait. La phrase de Melville est à la fois un torrent, une montagne, une mer, j'aurais dit une baleine s'il n'avait péremptoirement démontré qu'on peut parfaitement connaître l'architectonie de la baleine. Mais comme la montagne, le torrent ou la mer, cette phrase roule, s'élève et retombe avec tout son mystère. Elle emporte; elle noie. Elle ouvre le pays des images dans les profondeurs glauques où le lecteur n'a plus que des mouvements sirupeux, comme une algue; ou bien elle l'entoure des mirages et des échos de cimes désertes où il n'y a plus d'air. Toujours elle propose une beauté qui échappe à l'analyse mais frappe avec violence.

Nous nous sommes obstinés à essayer d'en reproduire les profondeurs, les gouffres, les abîmes et les sommets, les éboulis, les forêts, les vallons noirs, les précipices, et la lourde confection du mortier de tout.

* * *

Quand, en 1849, Melville revint en Amérique, après un court séjour en Angleterre, il rapportait un étrange bagage. C'était une tête embaumée; mais c'était la sienne. Il avait l'habitude des îles cannibales et le commerce d'une tête séparée de son ayant droit héréditaire, n'était ni pour l'étonner ni pour l'effrayer. Cette fois cependant c'était sa propre tête; et il y avait vraiment de quoi employer toute la longueur des jours et des nuits à la sentir ainsi séparée de son rude corps de marin et pleine d'un baume léger plus suavement parfumé qu'un matin de mai sur la mer, qu'un matin de mai sur les collines, qu'un matin de mai partout; enfin, d'un parfum indéfinissable et éternel.

Il était en réalité parti pour l'Angleterre dans le seul but de consulter ses éditeurs. Il avait déjà en effet à ce moment-là écrit presque tous ses livres. Enfin, à son avis, il

les avait tous écrits. Il se sentait débarrassé d'eux.

C'était un homme d'un mètre quatre-vingt trois, avec soixante-sept centimètres de largeur d'épaule. Son visage un peu long mais d'une bonne épaisseur était comme il se doit pour les hommes de grand air marqué de pommettes robustes, avec cette douce flexion des joues vers la bouche. Pas de graisse, mais pas maigre. Des cheveux bruns avec de grandes vagues d'un auburn plus clair couvraient sa tête, descendant fort bas sur la nuque, assez bien domestiqués rien qu'avec le peigne des doigts, sauf deux courtes ailes rébarbatives tout à fait couleur de corbeau qui se recourbaient en arrière sur chaque tempe, musclées et raides comme de vraies ailes. Entre ces deux ailes, sous le front lisse, satiné et bombé comme un petit ventre de jeune fille, ses yeux gris-bleu dormaient, un peu perdus, bien abrités sous une forte arcade et de grands cils, et parfois sous les ordres de son cœur, ils se couvraient

d'un émail d'azur entièrement net, presque opaque comme le ciel frappé du grand soleil d'août. Un beau nez droit très fort, bien ouvert, des moustaches brunes et juste un petit revers de lèvres roses dans de la barbe taillée presque carrée à trois centimètres du menton. Et le voilà ! De plus : trente ans juste ; né en 1819, l'année où naquirent Kingsley, Lowell, Ruskin, Whitman et la reine Victoria. Une bonne année. Des ancêtres tous de lignage écossais ; pouvant faire remonter son origine jusqu'à sir Richard de Melville qui s'allia à Edouard I^{er} au XIII^e siècle. Ah ! Evidemment, son père, Allan Melville, était un marchand ; on ne vient pas sans dommage du fond du XIII^e siècle, et ce serait même monotone d'être allié à des rois pendant des centaines d'années. Allan était d'ailleurs un marchand presque noble si on peut dire : un importateur que les nécessités de son commerce entraînaient à des voyages en Europe. Il n'était peut-être plus allié à des rois numérotés mais il l'était toujours à

quelques rois de lards, ou bien il partait en guerre contre ces rois du commerce et les combattait, code, balance et tonnage au poing.

Or, en 1814, ce père, ou plutôt pour le devenir, Allan prit pour épouse Maria Gausewort. Pauvre chère maman ! Comme il faut que Melville s'efforce de chasser le doux baume de sa tête pour qu'il puisse maintenant penser à elle. Le mois de mai le plus beau n'a jamais dû avoir où que ce soit de parfum pour la pauvre Maria. Elle était froide, maigre, matérielle, sèche, méthodique, anguleuse, arrogante et tout ça réuni dans un spécimen absolument unique à en juger par la perfection totale de toutes ces parties sentimentales et physiques qui, habillées de strictes futaines à deux liards et armurées de buscs, étaient devenues mistress Melville. De ces buscs féminins dont plus tard son fils devait parler avec tant de chaste humour, elle faisait un immodéré usage. Dieu ait voulu que ce soit pour draper autour de son

corps une voluptueuse étoffe ! Mais depuis sa plus, on ne peut pas dire tendre, jeunesse, elle avait déchiré de sa bible les poèmes d'amour et, déjà mère de nombreuses fois, elle rougissait toujours rien qu'à lire les noms de Ruth, d'Esther, de Judith, de toutes ces femmes qui, en fin de compte, avaient mis au service de la gloire du seigneur les organes abjects de la femme. Elle n'avait de repos qu'à la lecture du livre des Nombres où, à chaque instant, des législations complémentaires viennent consolider la législation principale. Elle aimait ce qui parle de la construction du temple et l'énumération des richesses qui doivent servir à la création de l'arche. Elle eut huit enfants comme on aurait pu les avoir dans un carnet de prise d'ordres ; honteuse chaque fois de cet amer et brutal printemps qui gonflait ses hanches, le nourrisson pendu à son sein comme une virgule décimale pendue à un chiffre, elle redevenait tout de suite avec une violente joie la glaciale maîtresse de l'économie des Melville. Herman,

le troisième des huit, fut appelé du prénom du père de sa mère. De l'extraordinaire jouissance tactile des enfants, du pétrissement des mamelles, Herman ne conservait qu'un souvenir rébarbatif et acéré comme s'il avait été nourri à cheval à travers les joints de l'armure d'une guerrière de l'Arioste. Lui, oh ! non ; et d'ailleurs, il avait toujours pris le lait où il coulait, et même maintenant, une goutte sur de l'acier, c'était toujours une goutte. Les bateaux et la mer avaient exercé sur lui une profonde séduction dès son plus jeune âge, comme toutes les puissantes respirations qui emportent dans les puissants désordres. Il avait à peine dix ans que, de New-York, il écrivait à son père et à sa maison pleine d'ordre :

« Cette après-midi d'hiver, on m'a mené jusqu'au bout de la jetée qui va le plus loin en mer. Il y avait des vagues monstrueuses, plus hautes que des montagnes. Les mâts des navires frappaient l'eau de partout comme des fouets. Et on m'a dit qu'ils frappaient

JEAN GIONO

Pour saluer Melville

Moby Dick (qu'il devait traduire, en collaboration avec Joan Smith et Lucien Jacques) fut, « pendant cinq ou six ans au moins », le compagnon de Giono. « Il me suffisait de m'asseoir, le dos contre le tronc d'un pin, de sortir de ma poche ce livre qui déjà clapotait pour sentir se gonfler sous moi et autour la vie multiple des mers. Combien de fois au-dessus de ma tête n'ai-je pas entendu siffler les cordages, la terre s'émouvoir sous mes pieds comme la planche d'une baleinière ; le tronc du pin gémir et se balancer contre mon dos comme un mât. Mais... quand le soir me laissait seul, je comprenais mieux l'âme de ce héros pourpre qui commande tout le livre. » De cette communion avec un livre et son auteur est né cet essai, où la biographie a l'allégresse et la spontanéité de la vie : « un homme d'un mètre quatre-vingt-trois, avec soixante-sept centimètres de largeur d'épaule » s'anime soudain sous nos yeux, tel un héros de roman, plus vrai que nature.



9 782070 228195



41-V A 22819 ISBN 2-07-022819-3

Extrait de la publication